

Coimbra, le livre ultime
Variations kafkaïennes
François OST

*Au Professeur José Manuel
Aroso Linhares*

Voilà plus de quarante ans que j'exerce la profession de théoricien du droit. Ma production, je peux le dire, est honorable, et les reconnaissances académiques ne m'ont pas manqué. Et pourtant, à l'âge où je songe à ranger ma plume, et où beaucoup de mes collègues ont déjà entamé une paisible retraite, ce sont les questions et les doutes qui m'assaillent. Que sais-je vraiment du droit ? Qu'ai-je appris de plus depuis mes premières années passées sur les bancs de la Faculté de droit, lorsque je transcrivais sur la couverture de ma farde de cours les adages latins qui me faisaient rêver ou réfléchir : *suum cuique tribuere, audi et alteram partem*, et surtout celui-ci, que j'avais souligné et accompagné de plusieurs points d'exclamation et d'interrogation : *summum ius, summa iniuria*.

Il se fait cependant que, depuis quelques mois, ces pensées avaient pris un tour plus positif ; j' avais repris mes recherches et m'étais remis à l'écriture. J'entrevois la rédaction d'un petit essai qui serait comme la synthèse de ce que j'avais essayé de dire, sans y être parvenu, au cours de toutes ces années. Il s'agissait d'une sorte d'arithmétique sociale, la solution d'une équation à plusieurs inconnues, qui aurait à voir avec le *tiers*, plus précisément le rôle tiers que le droit était appelé à jouer dans la constitution de la société. Je m' étais souvenu avoir entendu parler, à propos de ce thème énigmatique, d'un livre fameux, d'un éminent juriste portugais du XVI^e siècle, mais, à vrai dire, je n'étais jamais parvenu à l'identifier. Et voilà que maintenant, je ne pouvais plus envisager de poursuivre mes recherches sans avoir pu prendre connaissance de ce livre. C'était devenu comme

une évidence : la réponse à mes questions se trouvait enfouie, quelque part, dans ces pages.

Toute mon énergie était désormais tendue vers ce but unique : identifier enfin cet ouvrage, et la maturité m'étant venue, en faire mon miel pour nourrir l'essai que j'avais en vue. Fébrilement, je compulsai la documentation accumulée depuis des années dans une farde ouverte sous la rubrique *Le droit comme tiers*. Finalement je remis la main sur un petit billet manuscrit griffonné d'une large écriture à l'encre verte – je m'en souviens maintenant, il s'agissait d'un séminaire privé organisé par un ami brésilien dans sa somptueuse demeure de Tiradentes au Brésil. Mon ami, répondant au prénom flamboyant de Eros, me l'avait remis avec un grand rire gourmand : *je te souhaite bien du plaisir !* La note portait : Gonçalo Vaz Pinto, *Tertium datur. De ultimis principiis iuris*, Coimbra, 1592. La note était accompagnée de symboles cabalistiques : 2 vers 1 et 2 vers 3.

Je me souviens encore que l'ami Eros évoquait au sujet de ce livre, au parfum sulfureux, la glose d'un manuscrit perdu d'Aristote (dont question au chapitre VIII de *l'Ethique à Nicomaque*), traduit et commenté à Cordoue, au XII^e siècle, par un disciple de Maïmonide.

Fort de ce renseignement décisif, je consultai immédiatement le catalogue électronique de la bibliothèque universitaire de Coimbra. Miracle !, le livre y était référencé, m'ouvrant la porte à tous les espoirs. Bien entendu, précisait la notice, vu son ancienneté et sa rareté, l'ouvrage ne pouvait être consulté que sur place.

Une bonne nouvelle ne venant jamais seule, il se fait que je fus invité à prendre la parole à un colloque de sémiotique juridique, qui se tenait précisément à Coimbra quelques semaines plus tard. Je me réjouissais de faire ainsi d'une pierre deux coups et d'approcher bientôt l'ouvrage tant convoité, dans le milieu même où il avait pris naissance. Du reste, je n'avais pas vraiment le choix. Je m'étais rendu compte, avec un certain étonnement il faut bien le dire, qu' aucune autre bibliothèque ne semblait

posséder le livre. Aucune des consultations auxquelles je m'étais livré ne fournissait le moindre renseignement à propos de ce *Tertium datur*.

Maintenant que j'avais l'assurance de me plonger bientôt dans la lecture de ces pages tant désirées (elles prenaient forme dans mon esprit, comme si je les eusse écrites moi-même), je ne me pressais plus et m'apprêtais à goûter le plaisir de ces préliminaires. Aussi, je bénis mon hôte, un éminent philosophe du droit portugais, organisateur du colloque, lorsque, venu me chercher à mon hôtel, il me proposa une visite de la Faculté et de sa bibliothèque, en guise de mise en bouche du colloque.

Le voyageur, venu comme moi pour la première fois à Coimbra, ne manquera pas d'être impressionné par la situation de la Faculté de droit, perchée au sommet d'une impressionnante colline, dominant la ville, et tout en bas, le fleuve Mondego qui l'entoure. « C'est le privilège des Facultés de droit, d'occuper traditionnellement les endroits historiques, pour le meilleur et pour le pire », m'expliquait mon amphitryon. « Ici, certainement, pour le meilleur », pensai-je à part moi, bien que l'ascension vers le château, par de petites ruelles escarpées, ne manquait pas d'être épuisante. La Faculté était hébergée dans le château des premiers rois du Portugal, dans des bâtiments splendides, perchés comme un nid d'aigle au-dessus de la vieille ville. Le joyau de cet écrin était la *Biblioteca Joanina*, construite sous le règne de Joao V et ouverte en 1728. Plus de 30.000 ouvrages y sont précieusement conservés dans un superbe décor baroque et de précieux bois exotiques ... C'était là, très certainement, dans un de ces rayonnages qui semblait monter jusqu'au ciel, que devait être conservé le fameux ouvrage que je convoitais.

Le colloque se déroulait dans les meilleures conditions du monde, dans un couvent récemment restauré au pied de la Faculté. Je profitai d'une soirée délicieuse, baignée de senteurs de jasmin venues d'on ne sait où, pour entretenir mon hôte, dont le savoir semblait universel, sur Gonçalo Vaz Pinto et le *De ultimis principiis*. Hélas, lui non plus ne semblait pas savoir grand-chose

de l'un et de l'autre. Il y avait bien eu une doctrine « pintienne » à l'époque, l'âge d'or du Portugal, mais son souvenir s'en était effacé, m'expliquait-il. Lui aussi avait entendu parler du fameux traité, mais, à vrai dire, il ne l'avait jamais eu entre les mains, ni même vu cité. Les priorités de la Faculté avaient bien changé, me disait-il, maintenant qu'elle était soumise à une évaluation quantitative externe. On ne parlait plus que de *global law* depuis que le critère le plus important pour progresser dans les *rankings* était devenu le nombre d'étudiants chinois inscrits dans les programmes. Comme si le Portugal, cette nation pionnière qui avait ouvert au monde tant de voies maritimes, avait besoin, pensai-je, de ce type d'indicateurs pour prouver son universalisme.

Soucieux malgré tout de m'aider, au vu de ma mine déconfite, mon hôte me confia encore avoir eu écho de vieilles histoires selon lesquelles les docteurs *honoris causa* de la Faculté auraient eu accès aux livres les plus précieux de la bibliothèque au cours de la fastueuse cérémonie que la Faculté organisait en leur honneur. Mais, ajouta-t-il, il ne s'agissait sans doute que de rumeurs et de légendes, comme il arrive souvent dans ces cas-là.

Qu'à cela ne tienne, sitôt le colloque terminé, j'entamai les procédures nécessaires en vue de la consultation de l'ouvrage dans le local spécialement aménagé à cet effet de la *Biblioteca Joanina*. J'avais prolongé mon séjour à l'hôtel d'une semaine – assez, assurément, pour me permettre une lecture approfondie de l'ouvrage. C'était cependant sans compter sur le zèle administratif qui m'accabla à partir de ce moment, comme si, en vertu d'un parcours initiatique dont le sens m'échappait, on s'était échiné à multiplier les obstacles sur ma route.

Un jour on me réclamait une copie de mes diplômes, depuis l'école primaire jusqu'au doctorat, non sans préciser « avec traduction en portugais ». Un autre jour, quand ces premières formalités étaient remplies, on me demandait un certificat de bonnes vies et mœurs. Plus tard on me convoqua pour prendre

mes empreintes digitales. Plusieurs mois furent occupées à satisfaire ces exigences, mais je ne me décourageais pas.

J'avais depuis longtemps quitté l'hôtel réservé pour le colloque et prit pension dans une auberge plus modeste, *La Sapientia*, située au pied même de la *Biblioteca Joanina*. Je me liai de sympathie avec la patronne qui m'informa que « ces Messieurs de la Faculté viennent dîner ici à l'occasion. Avec un peu de patience, vous pourrez solliciter une de ces autorités lors de l'apéritif ou du pousse-café ». Je ne manquai pas de mettre ces bons conseils à exécution et passai de longues soirées à attendre un tel événement ; lorsqu'enfin il se produisit, à l'occasion de la remise des diplômes de fin d'année, je finis par aviser un homme au visage plutôt affable, mais il me fit comprendre qu'ils ne représentaient que le personnel subalterne du secrétariat, nul ne sachant exactement où dînaient les autorités académiques et les professeurs ordinaires, seuls habilités à traiter une demande aussi complexe que la mienne.

Une autre fois, soucieuse de bien faire, la patronne me suggéra de « rentrer dans les bonnes grâces » du Conservateur lui-même. Il se disait qu'il appréciait les bouquets de fleurs ; un message de sympathie à l'occasion de son anniversaire pourrait aussi améliorer mes chances, me souffla-t-elle. « Mais je ne veux pas de privilège !, me récriai-je, je veux seulement exercer mon métier de chercheur et consulter l'ouvrage selon les procédures établies ». J'avais du préférer une énormité ou commettre quelque maladresse inexcusable, car le regard que me lança la femme semblait traduire une incompréhension définitive.

Bien qu'ébranlé par ces échecs et contretemps, et plus d'une fois sur le point de mettre un terme à mes vaines recherches, je m'accrochai cependant. A dire vrai, retrouver le *Tertium datur* était devenu une obsession ; c'était comme si, rendu incapable de penser par moi-même, je ne pouvais envisager de poursuivre mes travaux qu'en inscrivant mes pas dans ceux du mythique Vaz Pinto. Ma plume était comme suspendue à la lecture de ce texte qui, comme une révélation, devrait m'ouvrir les portes des vérités

qui s'étaient dérobées à moi durant toutes ces années, ne me laissant à contempler que des ombres fugaces.

A l'une ou l'autre occasion, j'achetai un ticket de visiteur de la bibliothèque et me mêlai aux groupes de touristes ordinaires. Les photos (sans flashes) étant autorisées, j'entrepris même de photographier systématiquement chacun des rayonnages dans l'espoir fou d'identifier l'ouvrage au prix d'un agrandissement maximum de la photo. Mais je dus rapidement renoncer à ce projet insensé, rares étant les ouvrages portant une mention aisément lisible du titre au dos de leur somptueuse couverture plein cuir, rehaussée d'or.

J'avais même appris que, directement sous la bibliothèque, percée dans la muraille extérieure, s'ouvrait une petite porte donnant accès à l'ancienne prison académique de la Faculté. Une fois ou l'autre, j'avais bien tenté de m'y glisser à la faveur d'une livraison ou de travaux d'entretien – même plusieurs nuits dans ce cachot misérable m'auraient paru délicieuses dès lors que je m'approchais du *saint graal* -, mais chaque fois je fus refoulé comme un malpropre.

Un jour, cependant, un espoir fou m'envahit, lorsque je reçus un courrier du secrétariat de la bibliothèque, me convoquant pour le dimanche soir suivant à 19h... Se pourrait-il donc que ? Un rendez-vous à un moment aussi incongru ne pouvait que signifier qu'on s'était enfin rendu compte de l'importance de ma demande, et qu'on – peut-être le Conservateur lui-même - , s'apprêtait à me montrer le précieux *opus*. Mais la déception fut rude : il s'agissait seulement du renouvellement de ma carte, bien inutile, de lecteur. Lorsque, passablement énervé, je me permis de demander pour quelle raison on me convoquait un dimanche soir à cet effet, on me répondit qu'il ne tenait qu'à moi de renoncer à cette carte, et que si je désirais avoir accès à des ouvrages aussi importants, comme je ne cessais de le dire, il fallait le mériter.

Un mois plus tard, alors que je m'épuisais toujours en vaines démarches, l'affaire prit une autre tournure, lorsque je rencontrai une nouvelle employée du service des prêts, une jeune femme plutôt attirante qui me manifesta une chaleur inhabituelle. Elle prenait ma demande à coeur, me signifia-t-elle ; me coulant un regard profond, elle me proposa même de l'inviter le lendemain au restaurant, la *Quinta das Lagrimas*, de l'autre côté du fleuve. Renseignement pris, je m'avisai qu'il s'agissait d'un des établissements les plus huppés de la ville, dans les jardins duquel l'histoire rapporte que Ines de Castro (la « reine morte ») fut assassinée – d'où le nom de l'endroit.

Mais lorsque je me présentai au rendez-vous, avec cinq minutes d'avance, je l'aperçus assise dans un coin de la salle, en tête à tête avec le Conservateur. Outrageusement maquillée, dégageant un parfum enivrant, elle affichait un décolleté vertigineux, que les yeux de son partenaire ne semblaient pas vouloir quitter. Au signe de tête courroucé qu'elle m'adressa, je compris que je n'étais vraiment pas bienvenu. J'en fus réduit à quitter l'endroit, les narines encore emplies des effluves de son parfum et, dans les oreilles, les accents mélancoliques du fado qu'interprétait l'orchestre.

Lorsque je la croisai à nouveau, quelques jours plus tard, et que je lui fis reproche de son indélicatesse, elle me lança avec humeur « mais enfin, ne comprenez-vous pas que je cultive mes bonnes relations avec le Conservateur ?, Votre requête ne pourra qu'en bénéficier ». « Eh bien, c'est du joli ! », ne puis-je m'empêcher de répondre, compromettant sans doute encore un peu plus mes chances de succès.

Je ne me décourageais toujours pas, cependant, et poursuivais, inlassablement, démarches et intrusions « touristiques ». Au cours d'une de celles-ci, je crus bien saisir une nouvelle piste : on venait d'ouvrir au public une nouvelle salle du Palais et de l'antique Université, la *Sala do Exame Privado* (salle de l'examen privé), où l'on présentait, annonçait-on, tous les portraits des anciens Recteurs, depuis l'origine. Je m'inscrivis au premier groupe de visiteurs et mon excitation était à son comble lorsque la guide ouvrit solennellement les deux battants de la porte majestueuse de la salle, et que j'entrevis, comme je l'espérais, plusieurs Recteurs dont le portrait était

accompagné d'un livre, soit étalé devant eux, soit sous le bras. Je me dirigeais immédiatement vers le mur où figuraient les portraits des Recteurs contemporains de Vaz Pinto, ou postérieurs à lui. Et quelle ne fut pas ma surprise de tomber effectivement sur un certain Manuel de Vasconcelos, recteur magnifique de l'Université de Coimbra de 1594 à 1603. L'homme, portant beau, arborait sous le bras un ouvrage imposant au titre sans équivoque : *Tertium dat...*, le reste dissimulé sous l'impressionnante épitoge. Voilà donc que je tenais la troisième preuve irréfutable de l'existence du livre ! Le signe incontestable de ce que je ne rêvais pas ! J'aurais bien voulu arrêter la guide, prendre tout le monde à parti, en appeler au Doyen, que sais-je – n'importe quoi pour attester de façon certaine du bien-fondé de mes démarches, si anciennes maintenant. Mais déjà le groupe suivant envahissait la salle, des nuées de touristes se bousculaient, seulement préoccupés de réaliser des *selfies* ridicules devant les mines compassées de tous ces grands scientifiques. Je me contentai donc de prendre le Recteur en photo, en vue d'accompagner la prochaine *demande de consultation* que je n'allais pas manquer de rédiger.

Rentré dans ma chambre, je faisais le compte : avec le billet griffonné de mon ami Eros, la référence du catalogue de la *Biblioteca Joanina*, et maintenant le portrait du Recteur, cela faisait trois confirmations de l'existence du *Tertium datur*. Que fallait-il de plus ? Qu'était donc devenu ce livre, assez important pour qu'un Recteur l'exhibât en signe de sagesse et d'autorité ? Comment se faisait-il que chaque fois que je faisais mine de l'approcher, il se dérobât ? Pourquoi tous les gens que je rencontrais semblaient-ils n'attacher aucune importance à ma requête ? J'en venais maintenant à douter, en dépit des indices que j'avais accumulés, de l'existence même de l'ouvrage. Et puis, ce Tiers inclus, n'aurait-il finalement existé que pour démontrer la vérité logique irrépressible du Tiers *exclu* ? Qui étais-je pour douter de principes logiques aussi élémentaires : $A = A$; A n'est pas non- A ; pas de troisième voie. Ne fallait-il pas être fou pour s'élever contre d'aussi saines évidences ?

Même la patronne de *La Sapientia* avait fini par se lasser de moi ; il est vrai que, mes revenus s'épuisant, j'avais, plus d'une fois, tardé à

payer ma pension. Un jour que je trouvais mes effets rassemblés dans deux grands sacs devant ma porte, je compris que mon congé m'était clairement signifié. J'en fus réduit à prendre logement dans une chambre d'étudiant, dans un quartier périphérique de l'autre côté du fleuve.

Ma vie était devenue lamentable ; je ne me soignais plus, hanté seulement par l'idée fixe d'avoir enfin accès au fameux livre. C'était maintenant comme si mon corps, lui aussi, se joignait à la conspiration universelle, m'accablant de mille maux. Parler même me devenait pénible, j'avais perdu toute confiance en moi. Obsédé par ces mots qui roulaient sans fin dans ma tête douloureuse : *tertium datur, ultimis principiis*,... Je les prenais à la lettre, comme si leur esprit s'était évaporé. A la lettre... j'étais enchaîné au pied de la lettre. Au pied ! comme un chien, me disais-je. Peut-être aurais-je du lire *entre les lignes* ce qu'ils tentaient de me dire, mais précisément, entre les lignes j'étais coincé, comme écrasé entre deux lignes de front.

J'avais si bien harcelé mon monde que l'accès à la bibliothèque, et même à la Faculté et au château, m'était maintenant refusé. Je passai mes journées à arpenter les ruelles menant au château, guettant la moindre occasion - occasion de quoi ?, à vrai dire je ne le savais plus très clairement. Parfois je m'imaginais que le livre était tout près de moi, à portée de regard ; peut-être avait-il pris la forme de la ville entière, chaque maison figurant une lettre. En somme, c'était la persévérance qui me manquait, et l'acuité du regard – ne m'aurait-il pas suffi de parcourir les rues avec attention, et découvrir enfin le texte, rue après rue, quartier après quartier, comme on se livre à une lecture approfondie ?

Un soir que je tuais le temps à la terrasse d'un café, vidant un dernier verre de *Mateus* dans la chaleur suffocante des nuits de juillet, un homme m'aborda : « je vous reconnais », me dit-il, « vous êtes ce professeur belge qui cherchez compulsivement un ouvrage précieux du XVII^e siècle. Je vous ai aperçu plusieurs fois dans la salle d'attente de notre secrétariat. Eh bien, je pourrais peut-être vous aider. Savez-vous qu'on trouve, à deux pas d'ici, la réserve de notre bibliothèque ? On y conserve les ouvrages jamais demandés ou trop détériorés pour

la consultation. Allons !, videz votre verre, je vous y conduis ». « Je ne vous crois pas », protestai-je, lassé. « Mais enfin, vous voyez bien que je parle presque comme un bibliothécaire, fit-il, en m'entraînant ; dans ce quartier, tout le monde travaille ou a travaillé à la bibliothèque ».

Le bâtiment était tout proche, en effet : une sombre bâtisse, au fond d'une ruelle encaissée. Mon guide disposait de la clé, et, avant que mes yeux s'habituent à l'obscurité qui régnait en ces lieux, une pénétrante odeur de moisi me sauta à la gorge. Autour de nous, ce n'était que caisses éventrées, livres éparpillés, suintant d'humidité ; leurs pages déchirées ou grignotées par les souris. Aucune chance de trouver mon manuscrit au milieu de ce naufrage. Plus loin, ce fut un bruit rauque qui m'attira, comme la longue plainte d'une chaîne d'ancre qu'on remonte. Je devinai une sorte de tapis roulant, rouillé et chaotique, qui semblait sortir du mur et emportait des ouvrages indéterminés vers une trappe laissant échapper une fumée rougeoyante : à l'évidence, le pilon de la bibliothèque - depuis quand fonctionnait-il ? Je me précipitai en avant, les bras tendus, tentant désespérément de retenir quelques livres, mais moi aussi j'étais comme entraîné sur un tapis roulant, de sorte que, malgré tous mes efforts, ils restaient aussi éloignés, inexorablement précipités dans la fournaise. Je me retournai, mais mon hôte avait disparu, et, d'un bond, je m'encourus pour échapper à cette vision infernale.

Ainsi, toutes les portes s'étaient refermées, les unes après les autres. J'étais devenu très âgé maintenant, et mes rhumatismes ne me permettaient plus que de rares escalades vers le château ; je passais le plus clair de mon temps à spéculer sur le grimoire énigmatique : 2 vers 1, ou 2 vers trois... quel sens cela avait-il ?

Un après-midi orageux de fin août, alors que je cherchais un peu de fraîcheur dans le cloître de la vieille cathédrale, *Sé Velha*, une imposante église-forteresse blottie au pied des murailles du château, un ecclésiastique m'aborda. Il se présentât comme le doyen de la chapelle du palais. « C'est toi le Professeur O ? » « sans doute, répondis-je, je l'ai été autrefois ». « C'est donc toi qui t'obstine à

chercher un ouvrage de Vaz Pinto , *De ultimis principiis?* » « Le connaissez-vous ? », criai-je presque, dans un dernier élan. « Allons, fit le chapelain, rends-toi à l'évidence, ce livre n'existe que dans ta tête. Les principes sont ultimes, seulement si tu le décides. L'amour, la violence, le droit, ce sont des mots n'est-ce pas ? Eh bien, ces mots, nous vous les donnons, mais c'est à vous de les arranger ». « Mais le Tiers, qui est le sujet de ce livre, répondis-je, il est tout de même bien réel ? Que peut-on dire de plus vrai, de plus central, à propos du droit ? » « Lui aussi, c'est en toi, en toi seulement , qu'il existe », reprit, apaisant, l'ecclésiastique. Cette dernière phrase m'atteignit comme un coup de massue. En moi, vraiment ? « Mais alors, c'est que je n'en suis pas encore jugé digne », fis-je gravement. « Peut-être, fit l'homme... allons, il se fait tard, tu n'as plus rien à faire ici ; rentre chez toi maintenant »...